



MAURICE ROLLINAT

PAYSAGES

ET

PAYSANS

— POÉSIES —

542404
31.5.52

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur

11, RUE DE GRENELLE, 11

1899

Tous droits réservés.

Paysages et paysans

Maurice Rollinat



Fasquelle, Paris, 1899

Exporté de Wikisource le 04/22/20

Réponse d'un sage
Les Genêts
À quoi pense la nuit ?
La Petite Sœur
La Charrette à bœufs
Le Mirage
Le Soleil
Le Père Éloi
L'Île verte
Trois ivrognes
Le Vieux Pâtre
Les Grands Linges
Le Saule
L'Interprète
Paysage gris
Les Glissoires
Journée de printemps
La Forêt magique
Tristesse des bœufs
Le Val des ronces
Le Vieux Chaland
Les Meules de foin
Frère et sœur
Le Grand Cercueil

Le Site glacé
Le Vieux Haineux
Un Déjeuner champêtre
L'Abandonnée
Le Bon Fou
Les Trois Toc Toc
Les Pierres
Croissez et multipliez
Économie de pauvre
Gendre et Belle-mère
Petit-Loup
L'Enjôleur
Le Vieux Pont
En Justice de paix
Après la messe
Le Miracle
Les Deux Bouleaux
Le Cri du cœur
Domestique de peintre
Les Clochettes
La Bonne Chienne
Sur une croix
Le Sourd
Le Roi des buveurs
Le Maquignon
Le Distrain
Coucher de soleil

Vapeurs de mares
Ascension
À l'Aube
Pendant la pluie
Le Soleil sur les pierres
La Cendre
Le Solitaire
La Plaine
La Réprouvée
Tempête obscure
Magie de la nature
Le Lutin
La Roue de moulin
Le Père Pierre
Extase du soir
Les Infinis
Nostalgie de Soleil
La Fille amoureuse
La Vieille Échelle
Bon Frère et Bon Fils
La Voix du vent
Les Trois Noyers
La Tache blanche
En battant le beurre
Une résurrection
La Remariée
Solitude

La Femme stérile
Deux bons vieux coqs
Un Jour d'hiver
La Jument Zizi
Le Veuf
Le Mutilé
L'Étang du mauvais pas
À l'Assemblée
Le Rebouteux
La Corne
Les Petits Cailloux
Les Asperges
La Meunière
La Forme noire
La Grande Cascade
Le Jeteur d'épervier
Le Lac et le Saule
Le Vieux Priseur
L'Ormeau
La Ressusciteuse
L'Aveugle
La Belle Dame
Le Forgeron
Repas de corbeaux
Le Centenaire
Évocations
Les Petits Maraudeurs

La Débâcle
Le Pêcheur d'écrevisses
La Morte
L'Officiant
Le Scieur de long
Le Vagabond
Le Grand-Père
La Mauvaise Rencontre
Les Deux Mendiants
Soir de pluie
La Mère
Le Boucher
La Châtaigneraie
L'Ancien Soldat
Les Tourtes
L'Enfant embourbé
La Ronce et le Serpent
Le Vieux Fumeur
Les Trois Bègues
Le Fossoyeur
La Baigneuse
Le Braconnier
La Mendiante
La Veuve
Le Bon Curé
Forêt brûlée
Le Dictame

La Rieuse

Le Vieux Pêcheur

Vers l'encavement

Les Amants charbonniers

Fin d'hiver

Le Donjon

L'Église abandonnée

Le Soufflet

L'Indigné

L'Heure bienfaisante

Les Apaiseurs

La Mort au printemps

Pitié des pâquerettes

La Prière du silence

L'Éternité

L'Instinct

La Vraie Joie

Le Philosophe

Les Clairvoyants

RÉPONSE D'UN SAGE

Un jour qu'avec sollicitude
Des habitants d'une cité
L'avaient longuement exhorté
À sortir de sa solitude :

« Qu'irais-je donc faire à la ville ?
Dit le songeur au teint vermeil,
Regardant mourir le soleil,
D'un air onctueux et tranquille.

Ici, de l'hiver à l'automne,
Dans la paix des yeux, du cerveau,
J'éprouve toujours de nouveau
La surprise du monotone.

Mes pensers qu'inspirent, composent,

Les doux bruits, les molles couleurs,
Sont des papillons sur des fleurs,
Voltigeant plus qu'ils ne se posent.

Fuir pour les modes, les usages
D'un enfer artificiel
Le grand paradis naturel ?
Non ! je reste à mes paysages.

Chez eux, pour moi, je le proclame !
Le temps se dévide enchanté.
J'ai l'extase de la santé,
Le radieux essor de l'âme.

Mon cœur après rien ne soupire.
Je tire mon ravissement
De l'espace et du firmament.
C'est tout l'infini que j'aspire !

Vos noirs fourmillements humains
Courant d'incertains lendemains ?...
J'aime mieux ces nuages roses !

Et je finirai dans ce coin
Mon court passage de témoin
Devant l'éternité des choses. »

LES GENÊTS

Ce frais matin tout à fait sobre
De vent froid, de nuage errant,
Est le sourire le plus franc
De ce mélancolique octobre.

Lumineusement, l'herbe fume
Vers la cime des châtaigniers
Qui se pâment — désenfrognés
Par le soleil qui les rallume.

Les collines de la bruyère,
Claires, se montrent de plus près
Leurs dégringolantes forêts
Semblant descendre à la rivière.

Celle-ci bombe, se balance
Et huileusement fait son bruit
Qui s'en va, revient, se renfuit,

Comme un bercement du silence.

Le vert-noir de l'eau se confronte
Avec le bleu lacté du ciel
À travers la douceur de miel
D'un air pur où le parfum monte :

Un arôme sensible à peine,
Celui de la plante qui meurt
Exhalant sa vie et son cœur
En soufflant sa dernière haleine.

Or, dans ces fonds où l'on commence
À voir, des buissons aux rochers,
Des fils de la Vierge accrochés,
Rêve un clos de genêts immense.

Ils épandent là, — si touffue,
En si compacte quantité !
— Leur couleur évoquant l'été,
Qu'ils cachent le sol à la vue.

Ils ont tout couvert — fougères,
Ronce, ajonc, l'herbe, le chiendent.
Sans un vide, ils vont s'étendant
Des quatre côtés jusqu'aux haies.

A-t-il fallu qu'elle soit grande
La solitude de ce val,

Pour que ce petit végétal
Ait englouti toute une brande !

Promenoir gênant, mais bon gîte,
Abri sûr, labyrinthe épais
Du vieux reptile aimant la paix
Et du lièvre qu'une ombre agite !

Leur masse est encore imprégnée
Des pleurs de l'aube : ces balais
Montrent des petits carrelets
En fine toile d'araignée.

Parmi ces teintes déjà rousses
Du grand feuillage décrépît
Ils sont d'un beau vert, en dépit
Du noir desséché de leurs gousses.

Leur verdolement est le contraire
De celui du triste cyprès :
Il n'évoque pour les regrets
Aucune image funéraire ;

Et pourtant, que jaune-immortelle
Leur floraison éclate ! Alors,
Tout bas, ils parleront des morts
Aux yeux du souvenir fidèle.

Ayant picoté les aumônes

Du bon hasard, dans les guérets,
Les pinsons, les chardonnerets
S'y mêlent rougeâtres et jaunes ;

Et souvent, aux plus hautes pointes,
Dans un nimbe de papillons,
On voit ces menus oisillons
Perchés roides, les pattes jointes.

Mais le soleil qui se rapproche
Perd sa tiédeur et son éclat.
Déjà, tel arbre apparaîtrait plat
Sur le recul de telle roche ;

Toute leur surface embrumée
De marécageuse vapeur,
Les genêts dorment la stupeur
De leur extase inanimée.

Monstrueux de hauteur, de nombre,
Dans ce paysage de roc,
Ils sont là figés, tout d'un bloc,
D'air plus monotone et plus sombre.

En leur vague entour léthargique
Ils prennent, sous l'azur dormant,
Un mystère d'enchantement,
Une solennité magique.

Voici qu'avec le jour plus pâle
À droite, à gauche, on ne sait où,
Sur les bords, au milieu, partout,
On entend le chant bref du râle :

Et c'est d'une horreur infinie
Ce cri qui souterrainement
Contrefait le respirement
D'un être humain à l'agonie !

Puis le ciel baisse à l'improviste,
Devient noir, presque ténébreux.
Les genêts s'éteignent. — Sur eux
La pluie avorte froide et triste.

Et le vent gémissant lugubre,
Au soir mauvais d'un jour si beau,
Emporte dans l'air et sur l'eau
Leur odeur amère et salubre.

À QUOI PENSE LA NUIT ?

À quoi pense la Nuit, quand l'âme des marais
Monte dans les airs blancs sur tant de voix étranges,
Et qu'avec des sanglots qui font pleurer les anges
Le rossignol module au milieu des forêts ?...

À quoi pense la Nuit, lorsque le ver luisant
Allume dans les creux des frissons d'émeraude,
Quand murmure et parfum, comme un zéphyr qui
rôle,
Traversent l'ombre vague où la tiédeur descend ?...

Elle songe en mouillant la terre de ses larmes
Qu'elle est plus belle, ayant le mystère des charmes,
Que le jour regorgeant de lumière et de bruit.

Et — ses grands yeux ouverts aux étoiles — la Nuit
Enivre de secret ses extases moroses,
Aspire avec longueur le magique des choses.

LA PETITE SŒUR

En gardant ses douze cochons
Ainsi que leur mère qui grogne,
Et du groin laboure, cogne,
Derrière ses fils folichons,

La sœurette, bonne d'enfant,
Porte à deux bras son petit frère
Qu'elle s'ingénie à distraire,
Tendre, avec un soin émouvant.

C'est l'automne : le ciel reluit.
Au long des marais de la brande
Elle va, pas beaucoup plus grande,
Ni guère plus grosse que lui.

Ne s'arrêtant pas de baiser
La petite tête chenue,
Sa bouche grimace, menue,

Rit à l'enfant pour l'amuser.

Elle lui montre le bouleau ;
Et lui dit : « Tiens ! la belle glace ! »
Et le tenant bien, le déplace
Pour le pencher un peu sur l'eau.

Et puis, par elle sont épiés
Tous les désirs de ses menottes ;
Elle chatouille ses quenottes,
Elle palpe ses petits pieds.

Sa chevelure jaune blé
Gazant son œil bleu qui l'étoile,
Contre le soleil fait un voile,
Au baby frais et potelé.

Ils sont là, parmi les roseaux,
Dans la Nature verte et rousse,
Au même titre que la mousse,
Les insectes et les oiseaux :

Aussi poétiques à l'œil,
Vénérables à la pensée !
Double âme autant qu'eux dispensée
De l'ennui, du mal et du deuil !

Par instants, un petit cochon,
Sous son poil dur et blanc qui brille

Tout rosâtre, la queue en vrille,
Vient vers eux d'un air drôlichon.

Il s'en approche, curieux,
Les lorgne comme deux merveilles,
Et repart, ses longues oreilles
Tapotant sur ses petits yeux.

Et puis, c'est un lézard glissant,
Ou leur chienne désaccroupie,
Éternuant, tout ébaubie,
Pendant son grattage plaisant.

Alors la sœur dit au petiot
Dont l'œil suivait un vol de mouche :
« Regarde-la donc qui se mouche
« Et qui s'épuce — la Margot ! »

Au souffle du vent caresseur
Chacun fait son bruit monotone ;
Ce qu'elle dit — ce qu'il chantonne :
Même vague et même douceur !

Entre des vols de papillons
Leur murmure plein d'indolence
S'harmonise dans le silence
Avec la chanson des grillons.

Mais le marmot que le besoin

Gouverne encore à son caprice
Crie et réclame sa nourrice
En agitant son petit poing.

Ses pleurs sont à peine séchés
Qu'il en reperle sur sa joue...
La sœurlette lutine et joue
Avec ces chagrins si légers.

À mesure qu'il geint plus fort,
Que davantage il se désole,
Sa patience le console
Avec plus de sourire encor.

Le tourment de l'enfant navré
A grossi les larmes qu'il verse...
Elle le berce — elle le berce,
Le pauvre tout petit sevré !

Elle l'appelle « son Jésus ! »
Le berce encore et lui reparle,
Tant qu'elle endort le petit Charle,
Mais l'âge reprend le dessus.

Elle est fatiguée, elle a faim,
Elle va comme une machine,
Renversant un peu son échine
Sous ce poids trop lourd à la fin.

L'enfant recommence à crier :
Sa sœur met sa force dernière
À le porter — taille en arrière
Que toujours plus on voit plier.

C'est temps qu'il ne dise plus rien !
Sur sa capote elle le pose,
Et pendant qu'il sommeille, rose,
Elle mange auprès, va, revient,

D'un pied mutin, vif et danseur.
Et quand le petiot se réveille,
Il retrouve toujours pareille
La Maternité de sa sœur.

LA CHARRETTE À BŒUFS

Ces rout' à tas d'cailloux où des beaux ch'vaux
d'calèches

S'rencontr' avec des ân', des perch'rons, des mulets,
Où pass' carriol', patach', tap'-culs, cabriolets
Att'lés d'bidets pansus quand c'est pas d'ross' ben
sèches,

Pour moi, c'est des ch'mins d'vill', censément
comm' des rues

Qui s'allong'raient sans fin et n'auraient pas d'pavés,
Et tout c'qui roul' dessus, crasseux comm' bien lavé,
De bruit, d'forme et d'couleur, m'blesse l'oreille et la
vue.

Sur ces rubans d'terrain des berg', des p'tit'
montagnes,

M'né par des maquignons, des laquais, des
monsieurs,

Tout ça s'démèn', court, trott', craq' du r'sort et
d'l'essieu,
Mais tout ça : rout', voitur', ch'vauz, gens, c'est pas
campagne !

Dans l'sérieux d'nos vallons comparez donc
l'passage
D'ceux ch'vauz vêtus d'harnais qu'un ch'ti fouet
cingl' d'affronts
Avec nos bœufs tout nus qui n'ont que l'joug au
front ?
Eux et moi que j'les mène on s'mêle au paysage !

Parlez-moi d'ma charrette entr' ses buissons
d'verdure ;
Montée — i'ssemblerait — sur deux meul' de moulin,
Couleur de terre et d'arbre, et dont l'gros moyeu
s'plaint
Si douc'ment q'ça m'en berc', comme un chant d'la
nature !

Viv' la voiture à bœufs qu'une aiguillad' conduit,
Dont l'herb', l'ornièr', la boue étouff', envas' le
bruit,
Qui prend l'roulis câlin d'ses deux lent' bêt' camuses,

Et s'en va comm' l'eau calme et les bons nuag' s'en
vont !
C'est l'vrai char de nos plain', d'nos marais, et d'nos

fonds,
Tout comm' leur seul' musique est cell' des
cornemuses.

LE MIRAGE

Le ciel ayant figé ses grands nuages roses,
Émeraudés, lilas, cuivreux et violets,
L'étang clair, miroitant dans la douceur des choses,
Renvoya leur image avec tous ses reflets.

Dans l'onde, sous le souffle errant des vents follets,
Gardant leur infini, leurs airs d'apothéoses,
Leur éclat, leur magique et leur lointain complets,
Ils dormaient, invoilés, la langueur de leurs poses.

La voûte et lui fondus, ne faisant qu'un ensemble,
L'étang, du même bleu lisse et profond qui tremble,
Autant qu'elle, vivait ses décors glorieux :

Tel était le pouvoir du plus beau des mirages
Que j'admirais le ciel, sans relever les yeux,
Prenant l'eau pour l'azur avec tous ses nuages.

LE SOLEIL

Le Soleil est le tout-puissant
Qui féconde, en éblouissant,
Plaines, coteaux, monts et vallées :
Les immensités étalées
Sous leur plafond d'azur luisant.

Il éclate retentissant
Jusqu'aux ravines désolées,
Fait les terres bariolées,
Rend irisé, phosphorescent,
Le dos houleux des mers gonflées.

Il trouve tout obéissant :
Bois enfouis, roches voilées,
Les eaux courantes ou gelées,
Et l'ombre elle-même le sent.

Au zénith d'où vont jaillissant

Ses lumières immaculées,
Fixe il trône ! et, quand il descend
Dans l'air frais, par lui rougissant,
Il jette aux profondeurs troublées
Ses deux grandes pourpres mêlées :
Celle du feu, celle du sang.
Le Soleil est le tout-puissant !

LE PÈRE ÉLOI

Une nuit, dans un vieux cimetière pas riche,
Ivre, le père Éloi, sacristain-fossoyeur,
Parlait ainsi, d'un ton bonhommique et gouailleux,
Gesticulant penché sur une tombe en friche :

« Après que j'suis sorti d'l'auberge
En sonnant l'Angelus, à c'soir,
J'm'ai dit comme' ça : Faut q'jaill' la voir
Au lieu d'y fair' brûler un cierge !

J'te dérang' ! Sous l'herbe et la ronce
T'es là ben tranquille à r'poser ;
Bah ! tout seul, un brin, j'vas t'causer :
T'as pu d'langu', j'attends pas d'réponse.

T'causer ? T'as des oreill' de cend'e...
Et t'étais sourde avant l'trépas.
Mais, quéq' ça fait q'tu m'entend' pas...

Si mon idée est q'tu m'entendes.

J'pense à toi souvent, va, pauv' grosse,
Beaucoup le jour, surtout la nuit,
Dans la noc' comme dans l'ennui,
Que j'boiv' chopine ou creuse un' fosse.

J'me saoul' pas pu depuis q't'es morte
Que quand t'étais du monde. Enfin,
C'est pas tout ça ! moi, j'aim' le vin,
J'peux l'entonner puisque j'le porte.

Fidèl' ? là-d'sus faut laisser faire
Le naturel ! on n'est pas d'bois...
C'que c'est ! j'y pens' pas quant e' j'bois,
Quant' j'ai bu, c'est une aut' affaire !...

Si j'en trouve un' qu'est pas trop vieille,
Ma foi ! j'vas pas chercher d'témoins !
Pourtant, l'âg' yétant, j'pratiqu' moins
La créatur' que la bouteille.

Bah ! je l'sais, t'es pas pu jalouse
Que cell' qu'a pris ta succession.
Es' pas q'j'ai ton absolution ?
Dis ? ma premièr' défunte épouse ?

Des services ? t'as ma promesse
Que j'ten f'rai dir' par mon bourgeois.

Quoiq'ça, c'est inutil' : chaqu' fois,
J'te r'command' en servant sa messe.

J'voudrais t'donner queq'chos' qui t'aille :
Qui qui t'plairait ? qu'est-c'que tu veux ?
Un' coiff' ? mais, tu n'as pu d'cheveux.
Un corset ? mais, tu n'as pu d'taille.

Un' rob' ? t'es qu'un bout de squelette.
Des mitain' ? T'as des mains d'poussier.
Des sabots garnis ? t'as pu d'pieds.
Faut pas songer à la toilette !

T'donner à manger ? bon ! ça rentre...
Mais, pour tomber où ? dans quel sac ?
Puisque tu n'as pu d'estomac,
Pu d'gosier, pu d'boyaux, pu d'ventre !

D'l'argent ? mais, dans ton coin d'cimetière
Qué q't'ach't'rais donc ? Seigneur de Dieu !
Allons ! tiens ! pour te dire adieu
J'vas t'fair' cadeau d'un' bonn' prière.

Si ça t'fait pas d'bien, comm' dit l'autre,
Au moins, ben sûr, ça t'fra pas d'mal.
Mais, tu m'coût' pas cher... c'est égal !
Tu la mérit' long' la pat'nôtre ! »

Or, en fait d'oraison longue, le vieux narquois

Partit tout simplement, sur un signe de croix,
Grognant : « C'est tard ! tant pis, j'ai trop soif, l'diab'
m'emporte !
J'vas boire à la santé de l'âme de la morte. »

L'ÎLE VERTE

Des ruisseaux un déluge a fait de lourds torrents
Qui roulent, pêle-mêle, écumeux, dévorant
L'étendue, au travers des landes, des pacages,
Et changeant en lacs fous les stagnants marécages.

Mais l'eau dort plate autour d'un grand tertre escarpé,
Tout hérissé de bois. Lent, le soir est tombé.
Dans l'air mort, où s'ébauche un soupçon de
tonnerre,
Rôde, vitreux, magique, un jour de luminaire.

Et, lorsqu'au plus épais d'une torpeur d'extase
Un crapaud, goutte à goutte, épand son fin solo,
C'est du rêve de voir à cette unique phrase

Surgir une île verte en des profondeurs brunes,
Entre le blanc du ciel et le jaune de l'eau,
Sous le diamanté rose et bleu de la lune !

TROIS IVROGNES

Au cabaret, un jour de grand marché forain,
Un bel ivrogne, pâle, aux longs cheveux d'artiste,
Dans le délire ardent de son esprit chagrin,
Ainsi parla, debout, d'une voix âpre et triste :

« R'bouteux, louv'tier, batteur d'étangs et de rivière,
Menuisier,
Avec tous ces états j'réussis qu'une affaire :
M'ennuyer !

Arrangez ça ! d'un' part, j'vois q'doutance et
tromp'rie ;
D'l'aut' côté,
J'trouv' le mensong' trop l'mêm', l'existenc' trop
pourrie
D'vérité.

Oui ! j'cherche tant l'dessous de c'que j'touche, de

c'que j'rêve
Inqu'et d'tout,
Que j'suis noir, idéal, mélancoliqu' sans trêve,
Et partout.

Donc, quand ça m'prend trop fort, j'sors du bois,
j'quitt' la berge,
L'établi,
Et, c'est plus fort que moi, ya pas ! j'rentre à
l'auberge
Boir' l'oubli.

C'est des fameus' sorcièr', allez ! les liqueurs fortes
Cont' les r'mords,
Cont' soi-mêm', cont' les autr', cont' la poursuit' des
mortes
Et des morts !

Je m'change, à forc' de t'ter le lait rouge des treilles,
L'horizon !
Vive la vign' pour brûler dans l'sang chaud des
bouteilles
La raison !

Étant saoul, j'os' me fier à la femm', c't'infidèle
Qui nous ment,
R'garder la tombe avec mes yeux d'personn'
mortelle,
Tranquill'ment.